

Rapport de HORI Yasuo,
traduit de l'espéranto par Ginette MARTIN / Paul SIGNORET

Le 14 juillet 2014

Récit de gens réfugiés dans mon département

Le 29 juin s'est tenue, dans ma ville, la 53^{ème} Conférence des Mères de Gunma. Il s'agissait là de la conférence départementale, mais chaque année a lieu, quelque part au Japon, la Conférence des Mères du Japon, et parallèlement ont lieu des conférences dans chaque département ainsi que dans beaucoup de villes. L'histoire de cette Conférence est déjà longue puisqu'elle a commencé juste après le premier essai de la bombe à hydrogène américaine, sur l'atoll de Bikini, dans le Pacifique Sud, en 1954. La première Conférence Mondiale des Mères a eu lieu à Lausanne, en Suisse, en 1955. Des mères japonaises qui y avaient assisté ont alors commencé à organiser une conférence des mères au Japon, et cela s'est perpétué depuis jusqu'à présent.

Ma femme est responsable du mouvement des mères dans le département de Gunma, et je dois donc souvent l'aider de diverses manières. Cette année, j'ai été requis comme collaborateur du conseil « N'oublions pas Fukushima, Collaborons avec Fukushima ». À ce conseil ont pris part des gens de Fukushima réfugiés dans mon département. Leurs témoignages étaient bouleversants et je n'ai pu les entendre sans émotion. J'en rends compte ci-dessous.

Récit de Mme K.

Avant la catastrophe, Mme K. logeait dans la ville de Namie, mais elle est aujourd'hui réfugiée dans la ville de Annaka, dans mon département de Gunma. Elle est née et a grandi dans Annaka jusqu'à son mariage. Donc, grâce à l'aide de son père, sa mère et ses autres parents, elle s'est installée dans la ville.

Sur le tableau blanc de la salle du conseil elle a montré quelques photos. Son ancienne maison est à présent couverte d'herbes. Des rats peut-être y nichent. Il y avait, parmi les photos, celles de jeunes Chinois, garçons et filles, que l'association à laquelle elle appartient avait invités. Elle a mené des actions dans son quartier. Parfois elle pleurait en commentant les photos. Et en la voyant, je pleurais moi aussi. Pour cette réunion du conseil, elle avait interrogé

ses amis réfugiés sur leur vie actuelle. Je rends compte de ces témoignages ci-après.

M. A : Établir une nouvelle carte de paiement dans un supermarché exige du temps, car en apprenant que je suis réfugié et que je viens de Fukushima, on me questionne sur diverses affaires, par exemple sur la composition de ma famille, sur l'endroit où je loge, mon carnet de chèques, etc. Ces petites choses gênantes se reproduisent souvent et en ces occasions je sens toujours une piquête au cœur.

Je ne peux pas avouer mes vrais sentiments aux gens qui m'entourent par crainte d'être mal compris et de leur donner une mauvaise image de Fukushima. Chaque jour, à propos de choses sans grande importance, j'hésite.

Mme B.: Savoir s'il faut revenir ou non, pose un problème grave et préoccupant. Il y a maintenant davantage de gens souffrant de dépression qu'auparavant. Ma ville de Namie a été divisée en trois parties, selon le degré de pollution qui y règne, et par suite les indemnités y sont différentes ainsi que d'autres conditions. Et cela a contribué à dresser des barrières entre les habitants, même entre parents.

Mme C.: J'ai cessé de parler de ma situation avec mes nouvelles relations ici, car il me semble qu'ils ne peuvent me comprendre. Ils penseraient simplement que je ronchonne.

Dans la ville d'Iwaki où logent à présent de nombreux réfugiés, des conflits éclatent entre eux et les habitants. Ceux-ci se plaignent qu'à cause de ces nouveaux immigrants il y a des bouchons dans la circulation, que les hôpitaux sont toujours remplis de patients, etc. Certains se sont même moqués des réfugiés en les appelant « mendiants de TEPCO ».

Provisoirement je loge ici, mais si je décidais de changer de lieu de résidence, je devrais en payer moi-même les frais, car la règle est que TEPCO et le gouvernement ne paient qu'une seule fois le déplacement consécutif à l'accident nucléaire. Avant, tous les membres de ma famille logeaient ensemble, mais aujourd'hui ils sont dans trois endroits différents, ce qui entraîne pour moi une situation financière très difficile.

Mme D.: Les communautés qui existaient dans ma ville se sont rompues. Avant j'appartenais à un Club de lecture dont les membres faisaient de la lecture à

haute voix pour les enfants, or maintenant ces membres sont dispersés dans tout le Japon. Est-ce que je pourrai reprendre cette activité quand je reviendrai à Namie ? En me posant de telles questions, je me sens toujours incertaine. En perdant une raison d'existence, j'ai perdu également la confiance en moi et la joie de vivre.

Mme E.: J'ai acheté une vieille maison. Certains me disent : "Vous avez dû toucher une grosse indemnité." Beaucoup de gens pensent ça, or la réalité est tout autre.

Mme F.: La démence de ma mère, nonagénaire, s'est accrue. Certes elle était déjà malade auparavant, mais alors ses amies venaient la voir souvent. Elle vivait presque normalement, mais quand nous nous sommes réfugiés à Tokyo, en appartement, elle a commencé à divaguer. Il est devenu très difficile de s'occuper d'elle nuit et jour, et parfois je souhaite qu'elle meure, ou même je veux la supprimer. Je suis très malheureuse et, à cause de ces mauvaises pensées à son égard, j'éprouve un sentiment de culpabilité.

M. G: On me fait le reproche d'aller parier chaque jour dans une salle de jeu *pachinko*.* Mais si je restais chez moi en permanence, je deviendrais dépressif ou alcoolique, car je n'ai rien à faire à la maison. Et c'est pour éviter ça que je me rends dans la salle de jeux.



**pachinko* : Voir la photo



Mme G.: C'est volontairement que je me suis réfugiée* dans Gunma avec mes enfants. Mes beaux-parents, qui ne sont pas partis et qui continuent d'habiter à Fukushima, insistent de plus en plus vivement pour que je revienne. Je comprends bien qu'ils veulent voir mes enfants, mais j'ai une telle crainte de la radioactivité que je ne veux pas revenir. Mon mari et moi habitons séparément, un problème de divorce pourrait donc se présenter.

* Les habitants de la zone colorée sont partis sur ordre des autorités. Ils étaient des réfugiés forcés, et à ce titre ont droit à une indemnité. Les gens habitant hors de cette zone n'avaient pas obligation de s'en aller, donc s'ils ont d'eux-mêmes décidé de partir pour une autre ville,

ils n'ont droit à aucune indemnité. Cette distinction n'est pas du tout logique, elle est cause de difficultés pour les réfugiés volontaires et de tension entre les habitants.

Récit de Mme H. qui habite Namie:

J'ai perdu ma maison dans la ville de Namie à cause du tsunami. Un an après la catastrophe, j'ai fait une dépression. Mon médecin a dit que je ne devais pas me surmener et je suis allée un peu mieux, mais entretemps ma fille, me voyant malade, s'est surmenée et elle est tombée malade à son tour. Le département de Fukushima a fait procéder, chez tous les élèves, à l'examen de la thyroïde et on s'est aperçu que ma fille la plus âgée avait dans la gorge une petite pustule. On a dit que c'était sans gravité, mais pendant un an j'ai été très inquiète, jusqu'à ce que l'on constate qu'elle avait disparu. Durant cette année-là, je ne cessais de me faire des reproches, car je pensais qu'à cause de ma négligence ma fille avait été irradiée. Mon inquiétude n'a pas entièrement disparu, puisque ma fille doit subir un contrôle tous les six mois.

Dans le port de pêche d'Ukedo de la ville de Namie, on a trouvé un jour un poisson avec deux queues. Je pense que c'est à cause de la radioactivité des centrales nucléaires de Fukushima. Je sentais confusément le danger de ces centrales. En fait le problème s'était déjà posé auparavant, mais on l'avait négligé et fait comme si rien de sérieux n'était arrivé.

Récit de Mme I. qui habite Iwaki

Un garçon, élève de CE2, réfugié dans une ville, a entendu dire en classe que les enfants de Fukushima tomberaient malades quand ils grandiraient. Revenu chez lui, il a demandé à sa mère s'il pourrait devenir adulte.

Dans Fukushima "rien n'a changé, rien n'a commencé et rien n'est achevé." Le premier ministre a dit l'an dernier que la centrale nucléaire n°1 était "sous contrôle", mais c'est faux! La tête des gens en revanche est sous son contrôle !

Récit de Mme J. qui habite Iwaki

Avant la catastrophe, j'habitais la ville d'Iwaki avec mon mari et mes deux enfants, une fille et un garçon. Nous menions une vie modeste mais heureuse. Le

11 mars eut lieu l'énorme séisme, nous nous sommes alors réfugiés dans le gymnase voisin et par la suite j'ai entendu dire que des explosions s'étaient produites dans la centrale nucléaire. Un ami, qui y travaillait nous a conseillé de fuir immédiatement, car des substances dangereuses s'échappaient de la centrale, mais nous n'avions pas le moyen de le faire par manque d'essence. J'ai passé quelques jours à la maison, très inquiète, mais nous avons finalement pu avoir de l'essence et nous avons fui vers les départements de Ibaraki et Tichigi, allant d'hôtels en logements. Pendant ces journées peu ordinaires, j'ai été de plus en plus stressée.

Redoutant l'influence néfaste de la radioactivité sur la santé de nos enfants, nous étions venus dans le département de Gunma, mais j'étais enceinte avec deux enfants en bas âge, et loger dans ces conditions en refuge était très difficile. Nous sommes donc revenus chez nous, à Iwaki. Mais bientôt ma fillette s'est mise à saigner du nez parfois, la nuit et à l'école, et je m'inquiétais de plus en plus à cause de la radioactivité. Mon mari ne pouvait pas quitter la ville en raison de son travail, et je restais donc avec lui, mais un an plus tard j'ai réussi à trouver un logement à Gunma et j'ai déménagé avec mes deux enfants, laissant mon mari à la maison.

Il était très difficile de vivre en milieu étranger, et de plus, étant réfugiée volontaire, je ne pouvais recevoir aucune indemnité. Je devais tout payer de ma petite poche et ça m'inquiétait encore plus. Auparavant ma fille était très gaie, mais à l'école elle n'a pas reçu un bon accueil de ses camarades de classe, aussi son caractère a-t-il changé. Je m'affligeais du mauvais état de santé de mes enfants, du manque d'argent et d'espoir, et je vivais à peine.

J'exige fermement que TEPCO et le gouvernement demandent pardon non seulement à mon fils et à ma fille, mais aussi à tous les enfants et adolescents de Fukushima. L'accident de la centrale nucléaire menace notre vie et l'avenir de nos enfants.

Le ministre de l'environnement a mis les gens en colère

Le 16 juin, le ministre de l'environnement, M. Ishihara Nobuteru a dit à la presse, au sujet du dépôt provisoire de déchets nucléaires qui doit être construit dans la région de Futaba, département de Fukushima : « Finalement ce sera une question d'argent. »

En entendant ça, beaucoup de gens se sont mis en colère. Furieuse, Mme Nemoto Tomoko, âgée de soixante-six ans, dont la maison est dans la ville d'Ōkuma, a déclaré : « Pendant les trois dernières années j'ai attendu de pouvoir revenir chez moi, mais si le dépôt doit être construit dans ma ville, j'en serai chassée et je ne pourrai jamais rentrer dans ma maison. Il ne comprend aucunement notre tristesse. »

Mme Moriguchi Sumie, une ménagère de soixante-et-onze ans, a dit : « Nous devons abandonner nos maisons et nos champs hérités de nos aïeux. Le ministre ne comprend pas le chagrin que ça nous fait. On ne réclame pas d'argent. On veut juste revenir chez nous. On veut juste retrouver notre vie d'autrefois. »

Tout régler par de l'argent est la façon habituelle d'agir du capitalisme. Déjà TEPCO et le gouvernement ont procédé ainsi pour faire taire les habitants qui étaient contre et ont arraché le consentement pour la construction des centrales. Ils n'ont aucunement la volonté de résoudre de bonne foi les problèmes découlant de l'accident, mais ils pensent que, en définitive, l'argent convainc et agit.

Réponse venue de Fukushima

J'ai diffusé mon rapport traitant de mon voyage à Namie, et une réponse est venue d'un des espérantistes de Fukushima.

Estimé M. HORI,

Nous, habitants de la ville de Fukushima, savons qu'une forte radioactivité est détectable sur le mont Shinobu et nous sommes nombreux à ne plus nous y rendre, alors que cet endroit était très apprécié pour la promenade.

Le chiffre de 10 microsievverts/heure ne me surprend pas, car j'ai moi-même détecté presque autant d'intensité radioactive sur mon propre terrain, dix centimètres au-dessus d'un égout. Néanmoins nous devons ne pas ignorer la chose. Mon inquiétude a été renouvelée à ce sujet quand j'ai lu votre rapport.